847

III B
34

RESPONCE
DE P. DE RON
SARD GENTILHOMME VANDOMOIS, AVX INIVRES & calomnies, de ie ne ſçay quels Predicans, & Miniſtres de Genéue.

Sur ſon Diſcours & Continuation des Miſeres de ce Temps.

A LYON,

M. D. LXIII.

RESPONCE

DE P. DE RON

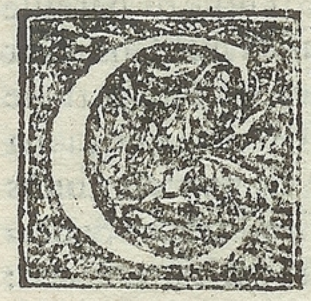
SARD GENTILHOMME
VANDOMOIS, AVX INIVRES
& calomnies, de ie ne sçay
quels Predicans, &
Ministres de
Genéue.

Sur son Discours & Continuation des Misères de ce Temps.

A LYON,

M. D. LXIII.

EPISTRE



INQ ſemaines apres la mort de feu Monſeigneur le Duc de Guiſe, me furent enuoyez de la part d'vn mien amy, troys petits liures leſquels à ce que ie puis entendre, auoient eſté ſegrettement compoſez deux moys au parauant, par quelques miniſtreaux ou ſecretaires de ſemblable humeur, & depuis decouuers, publiez, & imprimez à Orleans contre moy, auſquels, cõme par contrainte, i'ay reſpõdu en ce preſent liure. Atteſtant Dieu & les hõmes, que iamais ie n'eu deſir ny volonté d'offencer perſonne de quelque qualité qu'elle ſoit, ſi de fortune il ne m'eſt aduenu d'eſcrire choſes, leſquelles n'eſtoient incogneues ſeulement aux petits enfans, tant s'en faut qu'elles le fuſſent des hiſtoriographes de noſtre temps, qui ſans paſsion ont deliberé rendre de point en point fidelle teſmoignage de nos guerres ciuilles, à la poſterité. Bien eſt vray que mon principal but, & vraye intẽtion, a touiours eſté de taxer & blaſmer ceux, qui ſoubs ombre de l'Euãgille (comme les hommes non paſsionnez pourrõt facillement cognoiſtre par mes œuures) ont commis des actes tels, que les Scythes n'oſeroient ny ne voudroient tant ſeulement auoir penſé. Donq', quiconque ſois predicãt, ou autre, qui m'as voulu malheureuſement calomnier, ie te ſupplie de prendre en gré cette reſponce, t'aſſurant que ſi i'auois meilleure cognoiſſance de toy, que tu n'en ſerois quitte à ſi bõ marché, & au lieu de quinze ou ſeze cent vers que ie t'enuoye pour rechaufer ta colere, ie ferois de ta vie vne Iliade toute entiere, Car

ie me trompe, ou ton froq ietté aux horties, ou quelque memorable impoſture, ou autre choſe de pareille farine, me fourniroient argumens aſſez ſuffiſans pour t'imprimer ſur le front vne marque qu'aiſemẽt tu ne pourrois effacer: Ie ne fais point de doute que ta malice ne ſe ſoit maintesfois efforcée de vouloir ſoubs couleur de belles parolles irriter les Princes & Seigneurs contre moy, interpretant fauſemẽt mes eſcris: Voire iuſques à faire courir vn bruit par cette ville, que leur grãdeur me braſſoit ie ne ſcay quoy de mauuaiſe digeſtion: Quand à moy ie les eſtime Princes & Seigneurs ſi magnanimes & genereux, q̃ ie n'en croy rien, m'aſſeurant qu'ils ne voudroient eſtre Miniſtres de la mechãte volonté d'vn ſi petit galland que toy, auſsi auroient ils bien peu de louange d'offencer vn gentilhomme de bonne race & de bonne part cõme ie ſuis, cogneu & tenu pour hõme de bien (ſi ce n'eſt de toy ou de tes ſemblables) par toute la France, ſans premieremẽt ſçauoir de ſa propre bouche ſes raiſons & la verité: Et pour ce Predicant mon amy, ie te conſeille de laiſſer deſormais en repos telz Seigneurs, dõt les grandeurs, intentions, & entrepriſes, ne dependẽt de la querelle de mes eſcrits ny des tiens, ſans prouoquer dauantage leur courroux contre moy, qui leur ſuis, plus que tu n'es, treshumble & treſobeiſſant ſeruiteur. Or cõme ie ne ſuis pas ſi mal accompagné de iugement & de raiſon que ie m'eſtime de leur calibre, auſsi faut il que tu penſes, Predicant, que ie ne ſuis rien moins que toy, quelque tu ſois. Le camp eſt ouuert, les lices ſont dreſſees, les armes d'encre & de papier ſont faciles à trouuer: tu n'auras point faute de paſſetẽps. Mais à la verité ie voudrois q̃ pour eſprouuer mes forces, tu m'euſſes preſenté vn plus rude chã-

pion. Car i'ay le courage tel q̃ i'ayme presque mieux quitter les armes que de cõbatre contre vn moindre, dont la victoire ne me scauroit aporter ny plaisir ny hõneur. Suppliãt de rechef celuy qui se sentira si gaillard q̃ d'entrer en la barriere contre moy, ne vouloir trouuer estrange si tout ainsi qu'en pleine liberté il tonne des mots iniurieux cõtre le Pape, les Prelats, & toute l'ancienne cõstitution de l'Egliſe, ie puisse aussi de mõ coſté parler libremẽt cõtre sa doctrine, Cenes, Preſches, Mariages, predeſtinatiõs fantastiques & ſonges mõſtrueux de Caluin, qu'vn tas de predicãtereaux (ou ſollicitez par leurs femmes, ou eſpoinçonnez de fain, ou curieux de remuer menage) ont recueilly à Genéue pour venir apres enſorceller la ieuneſſe de France (& ce qui eſt encore plus dõmageable) vne bõne partie de nos hõmes qui faiſoient montre ſur tous les autres d'auoir le cerueau mieux fait, plus ruſés aux affaires, & moins ſtudieux de toute pernicieuſe nouueauté. Or pour abreger, Predicant, vn Turc, vn Arabe me permetroit facilemẽt cette licence, & me donneroit auecques toute modeſtie congé de luy reſpondre. Toy doncques qui te vãtes eſtre Chreſtien reformé, à meilleure raiſon accorderas ma requeſte, afin q̃ ta cauſe & la mienne ſoit cogneue de tous, & q̃ l'honneur ſoit rendu à celuy de nous deux qui l'aura le mieux merité. A dieu Predicant mon amy.

DES DIVERS EFFECTS DE QVA-tre choſes qui ſont en frere Zamariel Predicant, & Miniſtre de Genéue.

Ton erreur, ta fureur, ton orgueil, & ton fard,
Qui t'eſgare, & t'incenſe, & t'enfle, & te deguiſe,
(Deuoyé, fol, ſuperbe, & feinct contre l'Egliſe)
Te rend confus, felon, arrogant, & cafard.

RESPONCE DE P.

DE RONSARD GENTIL-

homme Vandomois, aux iniures & calom-
nies, de ie ne ſcay quels Predicans, &
Miniſtres de Genéue.

* *
*

Iſerable moqueur (qui n'auois point
de voix,
Muet comme vn poiſſon, il n'y a pas
deux mois,
Et maintenãt enflé par la mort d'vn
ſeul homme)
Tu meſdis de mon nom que la France renomme,
Abbayant ma vertu, & faiſant du bragard
Pour te mettre en honneur tu te prens à Ronſard.
Ainſi trop ſottement la puiſſance liquide
De ce fleuue eſcorné combatit contre Alcide.
Ton cueur, bien qu'arrogant, de peur debuoit faillir
Au bruit de mon renom, me voulant aſſaillir,
Laborieux Athelete & poudreux d'exercice
Qui ne tremble iamais pour vn petit nouice.
Car à voir tes eſcris tu m'as tout deſrobé,
Et du faix du larcin ton dos eſt tout courbé,
Tu en rougis de honte, & en ta conſcience
Pere tu me cognois d'vne telle ſcience.

Et ſi quelque bonté ſe loge dans ton cueur,
Tu ſens d'vne Furie vne lente rigueur,
Vn vengeur aiguillon, qui de dueil t'eſpoinconne
D'auoir oſé blaſmer vne telle perſonne.
Sachant bien que tu mens, & que ie ne ſuis point
Des vices entache dont ta rage me point.
Or ie te laiſſe là, car ie ne veux decendre
En propos contre toy, ny moins les armes prendre,
Tu es foible pour moy, ſi ie veux eſcrimer
Du baſton qui me fait par l'Europe eſtimer.
Mais ſi ce grand guerrier & grand ſoldat de Baize
Se preſente au combat, mon cueur ſaultera d'aize,
D'vn ſi fort ennemy ie ſeray glorieux,
Et Dieu ſcait qui des deux ſera victorieux:
Hardy ie planteray mes pas deſſus l'arene,
Ie roydiray les bras ſouflant à groſſe haleine,
Et preſſant, & tournant, ſuant, & haletant,
Du matin iuſque au ſoir ie l'yray combatant,
Sans deslier des mains ny Ceſtes ny courayes
Que tous deux ne ſoyons enyurez de nos playes.
I'ay dequoy me deffendre & dequoy l'irriter
Au combat, ſi ſa plume il veut exerciter,
Ie ſcay que peut la langue & Latine & Gregeoiſe,
Ie ſuis maiſtre ioueur de la Muſe Francoiſe,
Vienne quand il vouldra, il me verra ſans peur
Dur comme vn fer tranchant qui s'affine au labeur,
Vif, ardant, & gaillard, ſans trembler ſoubz l'audace
D'vn vanteur qui par aultre au combat me menace.

Ceſt luy ſeul q̃ ie veux aux champs eſcarmourcher,
Ie luy ſeray le Tan qui le fera moucher,
Furieux incenſé, comme par la prairie
On voit vn grand Taureau agité de furie,
Qui court & par rocher, par bois & par eſtang
Quand le Tan importun luy tourmente le flanc.
Qui a point veu trembler es vieilles Tragedies
Vn Oreſte eſtonné de l'horreur des Furies?
Qui du meurdre commis ia deſia ſe repent:
Qui deuãt mein flãbeau, meint foet & meint Serpẽt
Et meint crin coleureux, s'en fuit parmy la Scene,
Portant deſſus le front le remors de ſa peine,
Tel tel ie le rendray par mes vers, furieux,
Et luy ſeray touiours vn fantaume à ſes yeux.
Mais certes contre toy i'ay perdu le courage,
Qui as repetaſſé de mes vers ton ouurage,
Ie m'aſſaudrois moymeſme, & ton larcin a faict
Que ie ſuis demeuré content & ſatisfaict.
Toutesfois breuement il me plaiſt de reſpondre
A quelqu'vn de tes points leſquels ie veux cõfondre,
Et ſi tu as ſouci d'ouyr la verité:
Ie iure du grand Dieu l'immenſe deité
Que ie te diray vray, ſans fard ny ſans iniure,
Car d'eſtre iniurieux ce n'eſt pas ma nature:
Ie te laiſſe ce droit auquel tu as veſcu,
Et veux quand à ce point de eſtre veincu.
Or ſus, mõ frere en Chriſt, tu dis que ie ſuis Preſtre.
I'ateſte l'Eternel que ie le voudrois eſtre,

Et auoir

Et auoir tout le chef & le dos empeſché
Deſoubs la penſanteur d'vne bonne Eſueché,
Lors i'aurois la couronne à bon droit ſur la teſte,
Qu'vn raſoir poliroit le iour d'vne grand feſte,
Ouuerte, grande, blanche & large, iuſque au front
En forme d'vn croiſſant qui tout ſe courbe en rond,
Iadis ce grãd Eumolpe, & ce grãd prince Orphée,
Qui auoient d'Apollon l'ame toute echauffée,
Qui l'antique magie aporterent aux Grecz,
Qui des flambeaux du ciel cogneurent les ſecrets,
Qui liſoient dans le cueur des beſtes les preſages,
Qui des oyſeaux pendus pratiquoient ler langages,
Qui faiſoient apres eux ſoubs l'accord de leurs voix,
Bondir comme cheureaux les rochers & les bois,
Qui du vouloir de Dieu eſtoient les interpretes
Furent preſtres ſacrés, pontifes, & prophettes.
Les Roys de ce pays que le débord du Nil
D'vn limon bien heureux rend preignant & fertil,
Eſtoient preſtres mittrés, & ceux qui l'Aſyrie
Tenoient obeiſſante à leur grand ſigneurie,
Ie voudrois l'eſtre ainſi: i'aurois le pas poſé
Les doigds eſcarboucles, le menton bien razé,
La chappe à haut collet, & vray meßire Pierre
I'yrois ſignant le ciel, les ondes & la terre.
Ie n'yrois pas chanter ſur la tombe des morts
Entant dedans ma main vn aſperges retors
De ſauge ou de cypres, ſe ſeroient mes vicaires,
Ie ferois tous les iours les ſermons ordinaires,

Ie dirois la grand messe, & le temple voſté
Retentiroit deſoubs mon chant regringouté.
Ie ſerois reueré, ie tiendrois bonne table,
Non viuant comme toy, miniſtre miſerable,
Pauure ſot Predicant, à qui l'ambition,
Dreſſe au cueur vne roue, & te fait Ixion,
Te fait dedans les eaux vn alteré Tantalle,
Te fait ſouffrir la peine à ce volleur egalle,
Qui remonte & repouſſe aux enfers vn rocher
Dont tu pris ta naiſſance, & qui voudroit chercher
Dedans ton eſtomaq, qui d'vn rocher aproche,
En lieu d'vn cueur humain, on voiroit vne roche:
Tu es bien malheureux d'iniurier celuy
Qui ne te fit iamais oultrage ny ennuy.
Mais afin qu'on cognoiſſe au vray qu'en tes eſcolles
Il n'y a que brocars, qu'iniures, & parolles,
Que nulle charité ta doctrine ne ſent:
Diſciple de Satan tu blaſmes l'innocent.
Laiſſe reſpondre ceux que ie touche en mon liure,
Ils ont l'eſprit gaillard, ils me ſauront pourſuiure
De couplet à couplet, tu leurs fais deshonneur
D'eſtre de ſur leur gloire ainſi entrepreneur.
Tu fais du bon valet: ou l'eſprit fantaſtique
De mes Daimons a pris ton cerueau lunatique,
Qui te rend Lou-garou, car à ce que ie voy
Tu as veu les Eſprits encores mieux que moy:
Ou bien en relechant ma bruſque poëſie
La Panique fureur ta ceruelle a ſaiſie.

Si tu veux confesser que Lou-garou tu sois
Hoste melancoliq' des tombeaux & des croix,
Pour te donner plaisir vrayment ie te confesse
Que ie suis Prebstre ras, que i'ay dict la grand messe,
Mais deuant que parler, il faut exorcicer
Ton Daimon qui te faict mes Daimons desprizer.
Fuyés peuples fuyés que personne n'aproche,
Sauués vous en l'eglise, allés sonner la cloche
A son dru & menu: faittes flamber du feu,
Faittes vn cerne en rond, murmurés peu à peu
Quelque sainte oraison, & mettés en la bouche
Sept ou neuf grains de sel, de peur qu'il ne vous touche.
Voyleci-ie le voy: escumant, & bauant,
Il se roulle en arriere, il se roulle en auant,
Afreux, hydeux, bourbeux: vne espesse fumée
Ondoye de sa gorge en flammes alumée:
Il a le diable au corps: ses yeux caués dedans
Sans prunelle & sans blanc, reluisent comme Ardens
Qui par les nuicts d'hyuer errent de sur les ondes,
Abreuant dans les eaux leurs flames vagabondes:
Il a le museau tors, & le dos herizé,
Ainsi qu'vn gros mastin des dogues pelizé,
Fuyés peuples fuyés: mon, attendes la beste,
Aportés ceste estolle, il faut prendre sa teste,
Et luy serrer le col, il faut semer espais
Sur luy de l'eau beneiste auecq' vn asperges,
Il faut faire des croix en long sur son echine.
Ie tiens le Monstre pris, voyés comme il chemine

Sur les pieds de derriere, & comme il ne veut pas
Rebellant à l'estolle, accompaigner mes pas:
Sus sus Prebstres frappés de sur la beste prise,
Que par force on la traine aux degrés de l'Eglise.
Ainsi le gros matin des enfers fut trainé
Quand il sentit son col par Alcide enchesné,
Mais si tost que du iour apperceut la lumiere,
Beant, il s'acula dedans vne pousßiere,
Et là tournant, virant, son corps par les sablons
Tantost alloit auant, tantost à reculons.
Puis poußif se faisant trainer à toute force
Auoit en mille neuds toute la chene entorce,
Tirant le col arriere: Hercule qui se mit
En courroux, estrangla le matin qui vomit
Du gosier suffoqué vne baue escumeuse
Dont naquit l'Aconit herbe tresueneneuse.
Ainsi se Lou-garou son venin vomira
Quand de son estomaq, le diable s'en fuira.
Ha Dieu qu'il est vilain: il rend desia sa gorge
Large comme vn soufflet, le poumon d'vne forge,
Qu'vn boyteux marechal anime quant il faut
Fraper à tour de bras sur l'enclume vn fer chauld.
Voyés combien d'humeurs differentes luy sortent
Qui de son naturel les qualités raportent?
La rouge que voyla, le fit presumptueux,
Ceste verte le fist mutin tumultueux,
Et ceste humeur noirastre & triste de nature,
Est celle qui pipoit les hommes d'imposture,

La rousse que voyla le faisoit impudent,
Bouffon, iniurieux, brocardeur, & mordant,
Et l'autre que voycy visqueuse, espaisse & noire,
Le rendoit par sur tous superbe au consistoire.
Ie me fache de voir ce meschant animal
Vomir tant de venins: tout le cueur m'en fait mal.
Faites venir quelque homme expert en medicine
Pour l'abreuer du iust d'vne forte racine,
Si son mal doit garir, l'Helebore sans plus
Garira son cerueau lunatique & perclus.
Ie pense à voir son front qu'il n'a point de ceruelle,
Ie m'en vois luy sonder le nez d'vne esprouuelle,
Certes il n'en a point, le fer est bien auant,
Et en lieu de cerueau son chef est plain de vent.
Helas i'en ay pitié, si faut il qu'on le traitte:
Il faut que chés Thony il face vne diette,
Ou bien que le Greffier, comme vn Astolphe, en bref
Luy souffle d'vn cornet le Sens dedans le chef.
S'il veut que la santé pour iamais luy reuienne,
Il faut que par neuf iours seulement il s'abstienne
(Non pas de manger chair ny de boire du vin)
Mais de lire & de croire aux œuures de Caluin,
A biurer son erreur fauce & pernicieuse,
Ne trainer plus au corps vne ame iniurieuse,
Ne tourmenter plus Dieu D'opinions, & lors
Sa premiere santé luy rentra dans le corps.
Or sus changeon propos & parlon d'autre chose,
Tu dis qu'vne sourdesse à mon oreille close,

Tu te mocques de moy, & me viens blasonner
Par vn pauure accident que Dieu me veut donner.
Nouuel Euangeliste, incensé, plain d'oultrage!
Vray enfant de Sathan, dy moy en quel passage
Tu trouues qu'vn Chrestien (s'il n'est bien enragé)
Se doyue comme toy moquer d'vn affligé?
Ta langue monstre bien aux brocards qu'elle rue,
Que tu portes au corps vne ame bien tortue!
Quoy? est-ce le proffit & le fruit que tu fais
En preschant l'Euangille, ou tu ne creux iamais?
Que tu te moques bien de l'escripture sainte
Ayant le cueur mechant, & la parolle feinte!
Quoy? moquer l'affligé sans t'auoir irrité
Est-ce pas estre Athee & plain d'impieté?
Les Lyons Africans, les Tygres d'Hyrcanie
Ne couuent dans le cueur si grande felonnie?
Apren icy de moy que Dieu te punira,
Et comme tu te ris de toy il se rira:
Tu peux bien en mẽtãt tromper nous pauures hommes
Qui großiers de nature & imbecilles sommes,
Non la fureur de Dieu, qui voit d'vn œil profond
Ton cueur & tes pensers & scait bien quels ils sont.
On dit qu'a-haut au ciel au deuant de la porte,
Il y a deux tonneaux de differente sorte,
L'vn est plain de tous biens, l'aure est plain de tous
Que Dieu respãt ca bas sur tous les animaux: (maux,
Il nous donne le mal auecques la main dextre,
Et le bien chichement auecques la senestre,

Si faut il prendre à gré ce qui vient de ſa part,
Car ſans noſtre congé ſes dons il nous départ.
Les poëtes premiers dont la gloire cogneüe
A defié les ans, auoient mauuaiſe veue,
Thamire, Tireſie, Homere, & ceſtuy la
Qui prix de ſes yeux contre Helene parla,
Et ceux de noſtre temps à qui la Muſe inſigne
Aſpire, vont portant la ſourdeſſe pour ſigne,
Teſmoing eſt du Bellay qui comme moy fut ſourd,
Dont l'honneur merité par tout le monde court.
Vrayment quand tu eſtois à Paris l'autre annee
Deſcharné, deshalé, la couleur bazanée,
Et pasle tout ainſi qu'vn Croiſſant enchanté,
I'eu pitié de te voir en ce point tormenté,
Et ſans iniurier la miſere commune,
I'auois compaßion de ta pauure fortune.
Or à ce qu'on diſoit ce mal tu auois pris
Trauaillant au meſtier de la belle Cypris,
Toutesfois contemplant ta taille longue & droitte,
Ta main blanche & polye, & ta perſonne adroitte,
Te cognoiſſant gaillard, honeſte, gratieux,
Et faire ſagement l'amour en diuers lieux,
(Tu ſcais ſi ie di vray.) ie fis à Dieu priere
De te faire iouyr de ta ſanté premiere,
Car te voyant ainſi, i'auois pitié de toy,
Tant s'en faut que l'Enuie entraſt iamais chés moy.
Tu m'accuſes Cafard d'auoir eu la verolle,
Vn chaſte Predicant de fait & de parolle

Ne deburoit iamais dire vn propos si vilain
Mais que sort il du sac? cela dont il est plain
Au moins fay moy citer pour ouyr mes deffences?
Peu estre ie diray des mots que tu ne penses,
Ie t'aprendray comment tu te pourras guerir
Du mauuais reliqua lequel te fait mourir,
Et courtois enuer toy, ie te resoudray toute
L'humeur qui entretient tes nodus & ta goutte.
Voy tu ma charité qui te vient à propos?
Vrayment tu me fais tort, sans tes mechans propos
Ie m'allois marier, mais ores nulle femme
Ne me veut espouser: ains par tout me diffame.
Tu dis que ie suis vieil, encore n'ai-ie ateint
Trente & sept ans passés, & mon corps ne se plaint
D'ans ny de maladie, & en toutes les sortes
Mes nerf sont bien tendus & mes venes bien fortes:
Et si i'ay le teint palle & le cheueil grison,
Mes membres toutesfois ne sont hors de saison.
Or cela n'est que ieu dont ie ne fais que rire
Et voudrois que ce fust le plus de ton medire.
Mais pourquoy semes tu si faucement de moy
Que ie suis vn Athée, infidelle & sans loy?
Si tu es si ardent & si brullé d'enuie
D'informer de mes meurs, de mon fait, de ma vie,
Ie ne suis incogneu: tu pourras aisement
Scauoir quel i'ay vescu des le commencement.
I'ay suyui les grãds Roys, i'ay suyui les grãds Prices,
I'ay pratiqué les meurs des estranges prouinces,

Et auoir

I'ay long temps escollier en Paris habité,
Là, tu pourras scauoir de moy la verité:
Lors tu porras iuger sans plus me faire iniure
Par la seule raison, non par la coniecture.
Ne conclus plus ainsi: Ronsard est bien apris,
Il a veu l'Euangile, il a veu nos escris,
Et si n'est Huguenot: il est doncques Athee.
Telle conclusion est faucement getee,
Car tous les bons esprits n'ensuiuent point tes pas,
Et toutesfois sans Dieu viuans ils ne sont pas:
Telle iniure redonde aux plus grans de l'Europe,
Dont à peine de mille vn s'enroulle en ta trope.
Lequel est plus Athee ou de moy ou de toy,
De moy qui ay vescu tousiours tranquille & coy,
En la loy du pays, en l'humble obeissance
Des Roys, des Magistrats, & de toute Puissance,
Qui sans estre pipé d'vne nouuelle erreur
N'ay mis par mes sermons les peuples en fureur:
Ou toy qui en ouurant le grand cheual de Troye,
As mis tout ce Royaume aux estrangers en proye?
As fait que le voisin a tué son voisin,
Le pere son enfant, le cousin son cousin,
Qui rends Dieu partial selon ta fantasie,
Qui es melancholique & plain de frenesie,
Qui fais de l'habille homme, & qui aux innocens
Interpretes malin, l'Euangile à ton sens?
Qui as iusques aux os la commune oppressee?
Et sans dessus-dessoubs la France renuersee?

Ainſi qu'on voit la mer quand l'Auton d'vn coſté
Lucte contre Aquilon au gouſier indonté,
Tous deux à contre fil horriblant leur haleine
Du font iuſques au haut bouluerſent l'arene:
Vn flot roulle deca, l'autre roulle dela,
L'autre ſuit, l'autre pouſſe, & du branle qu'il a
Fait marcher ſon voiſin, a la fin plains de rage,
Caſſer & renuerſer ſe rompent au riuage.
L'eſcume ſur le dos des ondes ſe roüant
Tournant, piroüettant au vent ſe va ioüant:
Contre les grans rochers vne tempeſte abaye,
Meint tortu tourbillon qui ſur le bort tournoye
Comme vne Pyramide, esleue dans les cieux
Le ſablon qui le iour, derobe de nos yeux.
Ainſi la France helas de tout malheur comblee
Par tes opinions erroit toute troublee,
Ia preſte à ſe noyer: & ſans l'Aſtre iumeau
De la Royne & du Prince, elle fuſt au tombeau.
Mais la paix que la Royne heureuſement a faitte
La remiſe en vigueur, & ſa force a refaitte
Comme vne douce pluye en ſa vertu remet
La fleur eſpanouye, à qui ia le ſommet
Pendoit flaiſtry du chaut, quand l'herbe faniſſante
Sent du ſoleil d'eſté l'ardeur la plus cuiſante.
Ie ne ſuis ny rocher, ny Tygre, ny Serpent
Mon regard contre bas brutalement ne pend,
I'ay le chef esleué pour voir & pour cognoiſtre,
De ce grand vniuers le Seigneur & le maiſtre,

Car en voyant du ciel l'ordre qui point ne faut,
Ie suis tresassuré qu'vn Moteur est la haut
Qui tout sage & tout bon gouuerne cest empire,
Comme vn Pilote en mer gouuerne son nauire:
Et que ce grand Palais si largement vosté
De son diuin Ouurier ensuit la volonté.
Or ce Dieu tout parfait plain d'Eternelle essence,
Tout remply de vertu, de bonté, de puissance
D'immense maiesté, qui voit tout, qui scait tout,
Sans nul commencement, sans milieu, ne sans bout,
Dont la diuinité tresroyalle & supresme,
N'a besoin d'autre bien, sinon de son bien mesme,
Se commencant par elle & finissant en soy.
Bref ce Prince eternel ce Seigneur & ce Roy
Qui des peuples le pere & le pasteur se nomme:
Ayant compassion des miseres de l'homme,
Et desirant qu'il fust du peché triomphant,
En ce monde enuoya son cher vnique Enfant,
Eternel comme luy, de la mesme matiere
Ayant du pere sien la gloire toute entiere.
Or ce fils bien aymé qu'on nomme Iesuschrist
(Au ventre virginal conceu du saint Esprit)
Vestit sa deité d'vne nature humaine,
Et sans peché, porta de nos pechés la peine:
Publiquement au peuple en ce monde prescha,
De son pere l'honneur (non le sien) il chercha,
Et sans conduire aux champs ny soldats ny armees,
Fist germer l'Euangile es terres Idumees.

Il fut acompaigné de douze ſeulement,
Mal nourry, mal veſtu, ſans biens aucunement,
(Bien que tout fut à luy de l'vn & l'autre pole)
Il fut treſadmirable en œuure & en parolle,
Aux morts il fit reuoir la clarté de nos cieux.
Rendit l'oreille aux ſours, aux aueugles les yeux,
Il ſoula de cinq pains les troupes vagabondes,
Il arreſta les vens, il marcha ſur les ondes,
Et de ſon corps diuin, mortellement veſtu,
Les miracles ſortoient, teſmoings de ſa vertu.
Le peuple qui auoit la cerueille endurcie,
Le fit mourir en croix, ſuiuant la prophetie,
Il fut mis au tombeau, puis il reſuſcita,
Puis porté dans le ciel à la dextre monta,
De ſon pere la ſus, & n'en doit point deſcendre,
Viſible, que ce monde il ne conſume en cendre.
Quand vainqueur de la mort dans le ciel il paſſa,
Pour gouuerner les ſiens, vne Egliſe laiſſa,
A qui donna pouuoir de lyer & diſſoudre,
D'accuſer, de iuger, de damner & d'abſoudre,
Promettant que touſiours auecque elle ſeroit,
Et comme ſon eſpoux il ne la laiſſeroit.
Cette Egliſe premiere en Ieſuchriſt fondee,
Pleine du Sainct Eſprit, s'aparut en Iudee,
Puis Sainct Pol le vaiſſeau de grace & de ſcauoir,
La fit ardentement en Grece receuoir,
Puys elle vint à Rome, & de la fut portee
Bien loing aux quatre pars de la terre habitee.

Cette Egliſe nous eſt par la tradition
De pere en fils laiſſee en toute nation
Pour bonne & legitime, & venant des Apoſtres
Seulle la confeſſons ſans en receuoir d'autres.
Elle pleine de grace & de l'eſprit de Dieu,
Choiſit quatre teſmoings S. Marc, & S. Mathieu,
Et S. Iehan, & S. Luc, & pour les faire croire
Aux peuples baptizés aprouua leur hiſtoire.
Si toſt qu'elle eut rangé les villes & les Roys
Pour maintenir le peuple elle ordonna des loys,
Et afin de coller les Prouinces vnies
Comme vn cyment bien fort fit des cerimonies,
Sans leſquelles long temps en toute region
Ne ſe pourroit garder nulle religion.
Certes il faut penſer que ceux du premier age,
Plus que ceux d'auiourdhuy auoient le cerueau ſage,
Et que par ignorance il n'ont iamais failly,
Car leur ſiecle n'eſtoit d'ignorance aſſailly.
Or certe Egliſe fut des long temps figuree
Par l'Arche qui flottoit deſur l'onde azuree,
Quand Dieu ne pardõnoit qu'aux hommes qui eſtoiẽt
Entrés au fond d'icelle, & dans elle habitoient.
Le reſte fut la proye & le ioüet de l'onde,
Que le ciel desborda pour ſe vanger du monde.
Auſſi l'homme ne peut en terre eſtre ſauué,
S'il n'eſt dedans le ſein de l'Egliſe trouué,
Si comme vn citoyen n'habite dedans elle,
Ou s'il cherche autre part autre maiſon nouuelle,

Il eſt vray que le tẽps qui tout chãge & deſtruit,
A mille & mille abus en l'Egliſe introduit,
Enfantés d'ignorance, & couues ſoubs la targe
Des Prelats ocieux, qui en auoient la charge.
Ie ſcay que nos Paſteurs ont deſiré la peau
Plus qu'ils n'ont la ſanté, de leur pauure tropeau:
Ie ſcay que des Abbés la cuiſine trop riche,
A laiſſé du Seigneur tomber la vigne en friche,
Ie voy bien que l'yuraye eſtouffe le bon blé,
Et ſi n'ay pas l'eſprit ſi gros ne ſi troublé
Que ie ne ſente bien que l'Egliſe premiere
Par le temps a perdu beaucoup de ſa lumiere.
Tant s'en faut que ie vueille aux abus demeurer,
Que ie me veux du tout des abus ſeparer,
Des abus que ie hãy, que i'abhore, & meſpriſe
Pourtant ie ne me veus ſeparer de l'Egliſe,
Ny me feray iamais, pluſtoſt par mille effors
I e voudrois endurer l'horreur de mille mors.
Comme vn bon laboureur qui par ſa diligence
Separe les chardons de la bonne ſemence,
Ainſi qui voudra bien l'Euangile auancer
Il faut chaſſer l'abus & l'Egliſe embraſſer,
Et ne s'en ſeparer, mais fermement la ſuiure,
Et dedans ſon giron touſiours mourir & viure.
Si donc ie ſuis Athee en ſuiuant ceſte loy,
La faute eſt à mon pere, & le blaſme eſt à moy.
Tu dis en vomiſſant de ſur moy ta malice
Que i'ay fait d'vn grand bouc à Bachus ſacrifice,

Tu mens impudemment, cinquante gens de bien
Qui estoient au banquet diront qu'il n'en est rien.
Muses qui habités de Pernasse la croppe,
Filles de Iupiter, qui allés neuf en trope,
Venés, & repoussés par vos belles chansons
L'iniure faitte à vous & à vos nourrissons.
Iodelle ayant gaigné par vne voix hardie
L'honneur que l'homme Grec donne à la Tragedie,
Pour auoir en haussant le bas stille Francois,
Contente doctement les oreilles des Roys.
La brigade qui lors au ciel leuoit la teste
(Quand le temps permettoit vne licence honeste)
Honorant son esprit gaillard & bien apris,
Luy feit present d'vn bouc, des Tragiques le prix,
Ia la nape estoit mise & la table garnie
Se bordoit d'vne saincte & docte compaignie,
Quand deux ou troys ensemble en riant ont possé
Le pere du tropeau, à long poil herissé:
Il venoit à grands pas, ayant la barbe peinte:
D'vn chapellet de fleurs la teste il auoit ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, & bien fier se sentoit.
Dequoy telle Ieunesse ainsi le presentoit:
Puis il fust reiette pour chose mesprisee
Apres qu'il eust serui d'vne longue risee.
De Baize qui reluist entre vous tout ainsi
Qu'vn Orion armé par le ciel obscurcy,
Que Dieu (ce dittes vous) en tous lieux accopai
*A biẽ fait sacrifice aux Muses d'vne *Taigne.*

*Lizez les Epigrames Latins de Baize aux Muses.

S'il a fait tel erreur, luy qui n'a rien d'humain,
Permettés que i'en face vn autre de ma main.
Sus Boufons & plaiſans que la Lune gouuerne,
Allés chercher vn Aſne aux mõtaignes d'Auuergne
D'oreilles bien garny, & en mille facons
Couronnés luy le front de foin & de chardons,
Trouſſés vous iuſque au coude, eſcorchés moy la beſte,
Et de ce Predicant atachés à la teſte
Les oreilles, ainſi que les auoit Midas,
Ce lourdaut Phrygien, qui großier ne ſceut pas
Estimer de Phebus les chanſons & la Lyre,
Quand il blaſma le bon & honora le pire:
Mais non laiſſe le la, ie ſuis content aſſés
De cognoistre ſes vers des miens repetaſſés.
Tu te plains d'autre part que ma vie eſt laſciue,
En delices, en ieux, en vices exceßiue,
Tu mens mechantement: ſi tu m'auois ſuiui
Deux moys, tu ſcaurois bien en quel eſtat ie vy:
Or ie veux que ma vie en eſcrit aparoiſſe:
Afin que pour menteur vn chacun te cognoiſſe.
M'eſueillant au matin deuant que faire rien,
I'inuoque l'Eternel, le pere de tout bien,
Le priant humblement de me donner ſa grace,
Et que le iour naiſſant ſans l'offenſer ſe paſſe,
Qu'il chaſſe toute ſecte & tout erreur de moy,
Qu'il me vueille garder en ma premiere foy,
Sans entreprendre rien qui bleſſe ma Prouince,
Treshumble obſeruateur des loys & de mon Prince.

Apres ie ſors du lict, & quant ie ſuis veſtu
Ie me renge à l'eſtude, & aprens la vertu,
Compoſant & liſant, ſuyuant ma deſtinee,
Qui s'eſt des mon enfance aux Muſes enclinee:
Quatre ou cinq heures ſeul ie m'arreſte enfermé,
Puis ſentant mon eſprit de trop lire aſſommé
I'abandonne le liure, & m'en vay à l'Egliſe:
Au retour, pour plaiſir vne heure ie deuiſe,
De la ie viens diſner, faiſant ſobre repas,
Ie rends graces à Dieu: au reſte ie m'esbas:
Car ſi la preſdinee eſt plaiſante & ſereine,
Ie m'en vais promener tantoſt parmy la plaine,
Tantoſt en vn village, & tantoſt en vn boys,
Et tantoſt par les lieux ſolitaires & coys.
I'ayme fort les iardins qui ſentent le ſauuage,
I'ayme le flot de l'eau qui gazoille au riuage.
Là, deuiſant ſur l'herbe auecq' vn mien amy,
Ie me ſuis par les fleurs bien ſouuent endormy
A l'ombrage d'vn ſaule, ou liſant dans vn liure
I'ay cherché le moyen de me faire reuiure,
Tout pur d'ambition & des ſoucis cuiſans,
Miſerables bourreaux d'vn tas de meſdiſans
Qui ſont (comme rauis) les prophettes en France,
Pipant les grands Seigneurs d'vne belle apparence.
Mais quād le ciel eſt triſte & tout noir d'eſpeſſeur,
Et qu'il ne fait aux champs ny plaiſant ny bien ſeur,
Ie cherche compagnie, oue i ioue à la prime,
Ie voltige, ou ie ſaute, ou ie lutte, ou i'eſcrime,

Ie di le mot pour rire, & à la verité
Ie ne loge chés moy trop de seuerité.
I'ayme à faire l'amour, i'ayme à parler aux fẽmes
A mettre par escrit mes amoureuses flammes,
I'ayme le bal, la dance, & les masques auſsi,
La musicque & le luth, ennemis du souci,
Puis quand la nuit brunette a rangé les estoilles
Encourtinant le ciel & la terre de voilles,
Sans soucy ie me couche, & là leuant les yeux,
Et la bouche & le cueur vers la voute des cieux,
Ie fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.
Au reste, ie ne suis ny mutin ny méchant,
Qui fais croire ma loy par le glaiue tranchant,
Voyla comme ie vy: si ta vie est meilleure,
Ie n'en suis enuieux: & soit à la bonne heure.
Mais quand ie suis aux lieux ou il faut faire voir
Ce que peut vn treſſaint & treſiuste deuoir,
Lors ie suis de l'Egliſe vne collonne ferme,
D'vn surpelis ondé, les espaules ie m'arme,
D'vne haumusſe le bras, d'vne chape le dos,
Et non comme tu dis faitte de croix & d'os,
C'est pour vn Capelan, la mienne est decoree
De grandes boucles d'or, & de frange doree,
Et sans toy, Sacrilege, encore ie l'aurois
Couuerte des presens qui viennent des Indois:
Mais ta main de Harpie, & tes griffes trop haues
Nous gardent bien d'auoir les espaules si braues.

Par le trou de la chape apparoiſt esleué
Mon col braue & gaillard, comme le chef laué
D'vn limacon d'Auril, qui traine en mainte ſorte
Par vn trac limonneux le beau palais qu'il porte,
Et deſur l'herbe tendre errant deca dela,
Dreſſe parmi les fleurs les deux cornes qu'il ha:
Vn guerrier de iardins, qui ſe paiſt de roſee
Dont ſa ronde maiſon eſt par tout arrouſee.
Ainſi paroit mon chef, & me ſens bien heureux
De faire cet eſtat ſi ſaint & genereux.
Ie ne perds vn moment des prieres diuines,
Des la pointe du iour ie m'en vais à matines,
I'ay mon breuiere au poing, ie chante quelque fois
(Mais c'eſt bien rarement) car i'ay mauuaiſe voix:
Le deuoir du ſeruice en rien ie n'abandonne,
Ie ſuis à Prime, à Sexte, & à Tierce, & à Nonne,
I'oy dire la grand Meſſe, & auecque l'encent
(Qui par l'Egliſe eſpars comme parfun ſe ſent)
I'honore mon Prelat des autres l'outre paſſe:
Ayant pris d'Agenor ſon ſurnom & ſa race.
Apres le tour finy, ie viens pour me raſſoir:
Bref, depuis le matin iuſqu'au retour du ſoir
Nous chantons au Seigneur louanges & cantiques,
Et prions Dieu pour vous qui eſtes heretiques.
Si tous les Predicans euſſent veſcu ainſi,
Le peuple ne fuſt pas (comme il eſt) en ſoucy,
Les villes de leurs biens ne ſeroient deſpouillees,
Les chaſteaux renuerſez, les egliſes pillees,

Le laboureur ſans crainte euſt labouré ſes champs,
Les marches deſolez ſeroient plains de marchans,
Et comme vn beau ſoleil par toute la contree
De France, reluiroit le bel eſpy d'Aſtree.
Les Reiſtres en laiſſant le riuage du Rhin,
Comme frelons armez, n'euſſent beu noſtre vin:
Ie me pleins de bien peu, ils n'euſſent brigandee
La Gaule qui s'eſtoit en deux pars débandee,
Et n'euſſent fait roulller auecq' tant de charois
Deſſous vn Roy mineur, le treſor des Francois.
Ny les blonds nourriſſons de la froide Angleterre,
N'euſſent paſſé la mer, achettant noſtre terre.
Or c'eſt là, Predicant, l'Euangile & le fruit
Que ta nouuelle ſecte en la France a produit,
Rompant toute amitié, & dénouant la corde
Qui tenoit doucement les peuples en concorde.
Tu dis qu'on trouue aſſez à deuiſer de moy,
Touche la, Predicant, auſſi fait on de toy,
Mais tel deuis ne peult ny profiter ny nuyre:
Le Soleil, pour cela, ne laiſſe pas de luyre
Sur la terre & ſur nous, & comme au parauant
Nous regardons le ciel & reſpirons le vent.
Nous ne ſommes méchans pour autant que les hõmes
Parſiaux comme toy, diſent que nous le ſommes:
Mais bien nous ſommes tels, quand le remors caché
Dedans noſtre eſtomac, iuge noſtre peché:
Et pource, du commun la veine mediſance
Ne nous peult offenſer, c'eſt noſtre conſcience.

Ainſi, le Iuif accuſe vn Turc Mahumetain,
Et le Turc le Chreſtien, mais Dieu, iuge certain,
Cognoiſt le cueur de tous: comment vn Caluiniſte
Pourroit il bien iuger des actes d'vn Papiſte,
Quand ils ſont ennemis? Frere, pour abreger,
Le iuge partial ne ſcauroit bien iuger.
Tu m'eſtimes méchant, & méchant ie t'eſtime,
Ie retourne ſur toy le meſme faict du crime:
Tu penſes que c'eſt moy, ie penſe que c'eſt toy:
Et qui fait ce diſcord? noſtre diuerſe foy:
Tu penſes dire vray, ie penſe auſſi le dire,
Et lequel eſt trompé? certes tu as le pire,
Car tu crois ſeulement en ton opinion,
Moy, en la catholique & publique vnion.
Ha, qui voudroit de pres informer de ta vie,
On verroit que l'honneur, l'ambition, l'enuie,
L'orgueil, la cruauté, ſe paiſſent de ton cueur,
Et boyuent de ton ſang, comme l'Aigle veinqueur,
Dont l'immortelle faim, par nulle chair dontee,
Se paiſt inceſſamment du cueur de Promethee.
Ha, tu n'as pour changer d'habis & de ſermons,
Changé de ſang, de cueur, de foye, de poumons:
Et tu monſtres aſſés par ton orde eſcriture,
Que pour changer de loy: n'as changé de nature,
Ny ne feras iamais, bien que d'vn habit ſaint
Tu caches ta penſee & ton courage faint:
Ainſi le vieil Renard touiours Renard demeure,
Bien qu'il change de poil, de place, & de demeure.

Tu dis que ie ſuis gras à l'ombre d'vn clocher,
Predicant mon amy, ie n'ay rien que la chair,
I'ay le front mal plaiſant: & ma peau mal traitee
Retire à la couleur d'vne ame Acherontee,
Si bien que ſi i'auois ces habis grans & longs,
Ces reiſtres importuns qui batent aux talons,
Et que quelqu'vn me veiſt ſi palle de viſage,
Il diroit que ie ſuis Miniſtre de village.
Pourueu que ie portaſſe vne toque à rebras,
Et deſſous vn bonet, quelque fois de taftas,
Quelquesfois de velours, pour vn ſinal ſiniſtre,
Que d'vn bon ſurueillant on m'auroit fait Miniſtre.
Tu dis que i'ay du bien, c'eſt donques en eſprit,
Ou comme le Peſcheur qui ſonge en Theocrit,
Ou par opinion riche tu me veux faire,
Mais ceux à qui ie doy ſcauent bien le contraire:
Voudrois tu point vſer vers moy de charité!
Non: ie ne ſuis point tant contre toy deſpité
Que ie ne prenne bien de largent de ton Preſche,
Pour deſcharger ton ſac, ſi la ſomme t'empeſche.
Tu dis que i'ay loüé ma Muſe pour flater:
Nul Prince ny Seigneur ne ſe ſcauroit vanter
(Dont ie ſuis bien marry) de m'auoir donné gage,
Ie ſers à qui ie veux, i'ay libre le courage
Le Roy, ſon Frere, & Mere, & les Princes, ont bien
Pouuoir de commander à mon Luth Cynthien,
Des autres, ie ne ſuis ny valet ny eſclaue,
Et ſi ſont grands Seigneurs, i'ay l'eſprit haut & braue.

Tu dis que i'ay vescu meintenant escolier,
Meintenant courtisan, & meintenant guerrier,
Et que plusieurs mestiers ont esbatu ma vie:
Tu dis vray, Predicant, mais ie n'eus onq' enuie
De me faire Ministre, ou comme toy Cafard,
Vendre au peuple ignorant mes songes & mon fard,
I'aymerois mieux ramer sur les ondes salees,
Ou auoir du labeur les deux mains empoulees,
Ainsi qu'vn vigneron, par les champs incogneu,
Qu'estre d'vn Gentilhomme vn Pipeur deuenu.
Tu dis que des Prelats la troupe docte & sainte,
Au colloque à Poissi, trembla toute de crainte
Voyant les Predicans contre elle s'assembler:
Ie la vy disputer & ne la vy trembler,
Ferme comme vn rocher, qui iamais pour orage
Soit de gresle ou de vent ne bouge du riuage,
Assuré de son poix: ainsi sans s'esbranler
Ie vy constantement cette troupe parler.
Respondes, Predicans, si enflés d'esperance,
Eussiez vous de Genéue osé venir en France
Sans auoir saufconduit escrit à vostre grè?
Vous donques auiez peur, non ce troupeau sacré.
Tu dis que i'ay blasmé cette teste Caluine,
Ie ne la blasme pas, ie blasme sa doctrine,
Quand à moy ie le pense vn trompeur, vn menteur,
Tu le penses vn ange, vn apostre, vn docteur,
L'apellant la lumiere & l'honneur des fidelles:
Si tu l'estimes tant porte luy des chandelles

Il n'aura rien de moy, par toute nation
On cognoiſt ſon orgueil & ſon ambition.
Tu dis que pour iazer & moquer à mon aiſe,
Et non pour m'amender, i'allois ouyr de Baize:
Vn iour eſtant faché, me voulant défacher,
Paſſant pres le foſſé, ie l'allay voir preſcher,
Et là, me ſeruit bien la ſourdeſſe benine,
Car rien en mon cerueau n'entra de ſa doctrine:
Ie m'en retourne franc comme i'eſtois venu,
Et ne vy ſeulement que ſon grand front cornu,
Et ſa barbe fourchue, & ſes mains renuerſees,
Qui promettoient le ciel aux tropes amaſſres:
Il donnoit Paradis au peuple d'alentour,
Et ſi penſoit que Dieu luy en deuſt de retour.
Ie m'eſchape du Preſche, ainſi que du naufrage
S'eſchapr le marchant, qui du bord du riuage
Regarde ſeurement la tempeſte & les vens,
Et les grands flots boſſus, eſcumans & bruyans:
Non pas qu'il ſoit ioyeux dequoy la vague perce,
Porte ſes compaignons noyez à la renuerſe,
Ou de voir le butin, ou les fresles morceaux
Du bateau, tournoyer ſur l'eſchine des eaux,
Mais dedans ſon courage vne ioye il ſent naiſtre,
Voyant du bord prochain, le danger ſans y eſtre.
Tu dis qu'il me ſiet mal parler de la vertu:
Meſchant Phariſien, pourquoy me blaſmes-tu,
M'eſtimant ou fumée, ou pouſſiere menue,
Que le vent, raſe-terre, emporte dans la nue,

Ou ces bulettes d'eau que le pasteur enflant
Sa bouche rondement, pour plaisir va souflant
Ou le iong d'vn estang qui peu ferme se ploye,
Et seruiteur du vent de tous costez ondoye.
N'emflе plus ton courage, apren à l'abaisser,
Donte moy ce gros cueur lequel te fait hausser
Le front éceruelle, si superbe & si rogue,
Comme si tu estois des Vertus Pedagogue.
Predicant mon amy, Dieu n'a pas destourné
Ses yeux si loing de nous, qu'il ne nous ait donné
Quelque peu de raison. Si toute l'Ambrosie,
Tout le nectar du ciel t'abreuue & resasie,
Encore le bon Dieu qui nous daigne escouter,
Nous donne quelque fois de son pain à gouter.
Si ta nouuelle secte en Paradis t'emporte,
Pour le moins nostre vieille en pourra voir la porte,
Et nous pauures banis, par la bonté de Dieu,
Encore au font d'vn coing trouuerons quelque lieu:
Car c'est bien la raison, que la premiere place
Soit aux Caluiniens, comme aux enfans de grace.
Tu scais lequel des deux sortit iustifié
Du Temple, où ce venteur s'estoit glorifié,
Et où le publicain vers la bonté diuine,
Se confessoit pecheur, & batoit sa poitrine:
Ce superbe braueur au sourcil esleué
Qui chacun mesprisoit, s'en alla reprouué
De Dieu, qui hait vne ame ambitieuse & fiere,

Et de l'humble pecheur acorda la priere.
Dauant que le festu de mes yeux arracher,
Des tiens premierement fais oster le rocher,
Et dauant que blasmer, regarde si ton ame
Et si ta conscience est point digne de blasme.
A toy seul n'appartient de parler proprement
Comme il faut conuerser au monde sainctement:
C'est vn don general qu'à chacun le ciel offre,
Et seulement Caluin ne l'a pas en son cofre.
La vertu ne se peut à Genève enfermer,
Elle a le dos aslé, elle passe la mer,
Elle s'en volle au ciel, elle marche sur terre,
Viste comme vn esclair, messager du tonerre,
Ou comme vn tourbillon qui soudain s'eleuant
Erre de fleuue en fleuue, & annonce le vent.
Ainsi, de peuple en peuple elle court par le monde
De ce grand vniuers hostesse vagabonde.
Tantost elle se loge où le peuple brulé,
Ne voit loing de son chef le Soleil reculé,
Dessous le pied duquel craque la chaude arene,
Ou Phebus se vit pris des beaux yeux de Cyrene.
Tantost elle s'en va où les champs tapissez
De neige, ont les cheueux de glacons herissez,
Non guere loing de l'Antre, en horreur éfroiable,
Que le froid Aquillon a choisi pour estable.
Tantost elle va voir le peuple du matin,
Qui a le col orné de l'Indique butin,

Et qui ſent le premier déboucler la barriere
Aux cheuaux du Soleil, qui vont prendre carriere.
Tantoſt elle chemine aux peuples d'Occident,
Ou le ſoleil recreu, halettant & pendant,
Lache deſur l'oreille à ſes cheuaux les brides,
Et ſon Chair baille en garde aux cinquãte Phorcydes.
Bref, les peuples du monde ont vn don general
De ſcauoir diſcerner le bien d'auecq' le mal,
De parler ſainctement des choſes politiques,
De ſcauoir gouuerner les grandes Republiques,
D'embraſſer la vertu, d'aymer la verité:
Et non ſeulement, toy, qui plain de vanité,
Comme vn mignon de Dieu, veux les hõmes attraire
Sous ombre de vertu: & tu fais le contraire.
Tu dis, que ſi nos Roys reſſautoient du tombeau
Ils ſe diroient heureux de voir le grand flambeau
De ta ſecte, alumé par la France oppreſſee,
Et d'y voir de Caluin l'Euangille annoncee.
Ha terre, creue toy! qui maintenant iouïs
De nos Roys, & nous rends cet vnzieſme Loys,
Tel qu'il eſtoit, alors qu'au bout de ſa barette
Il portoit dans vn plomb, noſtre Dame portraitte.
Creue toy, rends ce prince, ha qu'il ſeroit marry
De voir ſi lachement l'Egliſe de Clery
Sa deuote maiſon, deſtruitte & ſaccagee!
Ayant ſoufert l'horreur d'vne main enragee,
La voyant ſans honneur, comme vn lieu deſolé,

Deſert, inhabité, que la foudre a brulé:
Ou comme on voit au camp ſur le bord des frontieres,
Vne grange ou logeoient les enſeignes guerrieres,
Sans clef, ſans gond, ſans porte, & ſans feſte couuert,
Les pignons embraſez, & tout le mur ouuert,
Et la place où Ceres gardoit ſa gerbe en preſſe,
Eſtre pleine de fient, & de litiere eſpaiſſe.
Ha, qu'il ſeroit marry d'entendre que ſes os,
Arrachez du Tombeau, noſtre commun repos,
Euſſent veu de rechef, par tes mains la lumiere,
Abandonnez au vent ainſi qu'vne pouſſiere!
Il ſe feroit amy du Duc de Charolois,
Et pour venger ſes os, veſtiroit le harnois,
Contre toy bryſe-tombe: & ſa puiſſante armee
De France chaſſeroit ta peſte enuenimee.
Si qu'en lieu qu'on te voit de pompe enuironné,
Marcher bragardement, agrafé, boutonné,
De l'argent d'vne chaſſe, ou de l'or d'vn calice,
Tu fuirois, vagabond, le ſainct œil de Iuſtice:
Bien que cent fois le iour ta coulpe & ton remords,
Te ſerue de bourreau, & te donne cent mors.
Tu te moques auſſi, dequoy ma poëſie
Ne ſuit l'art miſerable, ains va par fantaiſie,
Et dequoy ma fureur ſans ordre ſe ſuiuant,
Eſparpille ſes vers comme fueilles au vent:
Ou comme au mois d'Eſte, quand l'Aire bien fec onde
Sent battre de Ceres la cheuelure blonde,

Et le Vaneur my-nud, ayant beaucoup ſecoux
Le blé, deca dela deſur les deux genoux,
Le tourne & le retuire, & d'vne plume eſpaiſſe
Separe les bourriers du ſein de la Deeſſe:
Puis du dos & des bras efforcez par ahan,
Fait ſauter le forment bien haut deſur le van:
Lors les bourriers volans, comme poudre menue
Sans ordre, ca & la, ſe perdent en la nue,
Et font ſur le Vaneur maint tour & meint retour:
L'Aire eſt blãche de poudre, & les Granges d'autour:
Voyla comme tu dis que ma Muſe ſans bride,
S'egare, eſparpillee, ou la fureur la guide.
Ha, ſi tu euſſes eu les yeux auſſi ouuers
A dérober mon art, qu'à dérober mes vers,
Tu dirois que ma Muſe eſt pleine d'artifice,
Et ma bruſque vertu ne te ſeroit vn vice.
En l'art de Poëſie, vn art il ne faut pas
Tel qu'ont les Predicans, qui ſuiuent pas à pas
Leur ſermon ſceu par cueur, ou tel qu'il faut en proſe,
Ou touiours l'Orateur ſuit le fil d'vne choſe.
Les Poëtes gaillards, ont artifice à part,
Ils ont vn art caché qui ne ſemble pas art
Aux verſificateurs, d autant qu'il ſe promeine
D'vne libre contrainte, où la Muſe le meine.
Ainſi que les ardens apparoiſſant de nuit,
Sautent à diuers bons, icy leur flamme luit,
Et tantoſt reluit là, ores ſur vn riuage,

Ores desur vn mont, ou sur vn bois sauuage.
As tu point veu voller en la prime saison
L'Auette qui de fleurs enrichist sa maison?
Tantost le beau Narcisse, & tantost elle embrasse
Le vermeil Hyacinthe, & sans suiure vne trasse
Erre de pré en pré, de iardin en iardin,
Portant vn doux fardeau de Melisse ou de Thin.
Ainsi, le bon esprit que la Muse espoinconne,
Porté de sa fureur, sur Pernasse moissonne
Les fleurs de toutes pars, errant de tous costez:
En ce point, par les champs de Rome estoient portez
Le damoiseau Tibulle, & celuy qui fit dire
Les chansons des Gregeois à sa Romaine lyre.
Tels ne furent iamais les versificateurs
Qui ne sont seulement que de mots inuenteurs,
Froids, großiers, & lourdaux, comme n'ayant saisie
L'ame d'vne gentille & docte frenaisie:
Tel bien ne se promet aux hommes vicieux,
Mais aux hõmes bien nez, qui sont aymez des cieux.
Escoute, Predicant, tout ensié d'arrogance,
Faut il que ta malice attire en consequence
Le vers que brusquement vn poëte a chanté?
Ou tu es enragé, ou tu es enchanté,
De te prendre à ma quinte, & ton esprit s'oublie
De penser arracher vn sens d'vne folie.
Ie suis fol, Predicant, quand i'ay la plume en main,
Mais quand ie n'escri plus, i'ay le cerueau bien sain.

Au retour du printemps les Muſes ne ſont ſages,
Furieux eſt celuy qui ſe prend à leur rages,
Qui fait de l'habil-homme, & ſans penſer à luy
Se montre ingenieux, aux ouurages d'autruy.
Certes, non plus qu'à moy, ta teſte n'eſt pas ſaine,
Et pource, Predicant, faiſons vne neufaine
Ou, à S. Mathurin, car à nous voir tous deux
Nos cerueaux eſuentez ſont bien auertineux.
Tu ſembles aux enfans qui contemplent es nues,
Des rochers, des Geans, des Chimeres cornues,
Et ont de tel obiect le cerueau tant eſmeu,
Qu'il penſent eſtre vray l'ondoyant qu'il ont veu:
Ainſi, tu penſes vrais les vers dont ie me ioüe,
Qui te font enrager, & ie les en auoüe.
Ny tes vers, ny les miens, oracles ne ſont pas,
Ie prend tan ſeulement les Muſes pour ébas,
En riant ie compoſe, en riant ie veux lire,
Et voyla tout le fruit que ie recoy d'eſcrire:
Ceux qui font autrement, ils ne ſcauent choiſir
Les vers qui ne ſont nés ſinon pour le plaiſir:
Et pource, les grands Roys ioignent à la Muſique,
(Non au conſeil priué) le bel art Poëtique.
Tu dis, qu'auparauant i'eſtois fort renommé,
Et qu'ores, ie ne ſuis de perſonne eſtimé:
Penſes tu que ta ſecte embraſſe tout le monde?
Penſes-tu que le ciel, l'air, & la terre, & l'onde
Se fachent contre moy pour te voir en courroux?

Tu te trompes beaucoup, Dieu eſt pere de tous:
Ie n'ay que trop d'honneur, certes ie voudrois eſtre
Sans bruit & ſans renom, cõme vn paſteur chãpeſtre,
Ou comme vn Laboureur, qui de beufs accouplés,
Repoitriſt ſes gueretz pour y ſemer les blez.
Celuy n'eſt pas heureux qu'on montre par la rüe,
Que le peuple cognoiſt, que le peuple ſalüe,
Mais, heureux eſt celuy que la gloire n'eſpoingt,
Qui ne cognoiſt perſonne & qu'on ne cognoiſt point.
A toy, des Predicans ie quitte les fumees,
Les faueurs, qui ſeront dans vn an conſumees:
Car mon eſprit me trompe, ou la mere des moys
N'aura point ralumé ſes cornes par neuf fois,
Qu'errans & vagabons, ſans credit, ſans puiſſance,
Ie les voirray fuitifs & banis hors de France,
Huez, ſifflez, vennez, & comme vieux renards,
De cités en cités, chaſſez de toutes pars.
Ce pendant, vous Seigneurs, qui leur donnez entree
En vos maiſons, trompez de leur bouche ſucree,
Ne croyez pas touiours à leur ſimple parler,
Ils voudront à la fin vos plaiſirs controler:
Gardez bien vos enfans, vos borces, & vos femmes,
I'ay veu de tel gallands ſortir de grands difames,
Car pour auoir le corps d'vn grand reistre empeſtré,
Il n'ont la main liee, & n'ont le cueur chaſtré.
Tu dis, que ie mourois acablé de grand peine
Se ie voyois tomber noſtre Egliſe Romaine,

I'en

I'en ſerois bien marry, mais quand il auiendroit,
Le magnanime cueur pourtant ne me faudroit:
I'ay quelque peu de bien qu'en la teſte ie porte,
Qui ne craint ny le vent ny la tempeſte forte:
Il nage auecques moy, & peut eſtre le tien
Au riuage eſtranger ne te ſeruiroit rien,
Ou les gentils cerueaux n'ont beſoin de ton Preſche.
Non, non: mon reuenu de partir ne m'empeſche:
Il n'eſt pas opulent, ny gras, ny exceſſif,
Mon or n'eſt monnoyé, ny fondu, ny maſſif,
Ie vy en vray poete, & la faueur Royalle
Ne ſe montra iamais enuers moy liberalle:
Et ſi ay merité de ma patrie autant
Que toy faux Impoſteur qui te bragardes tant.
Tu pipes les Seigneurs d'vne vaine aparance,
Tu preſches ſeulement pour engreſſer ta panſe,
Tu iapes en mâtin contre les dignités
Des Papes, des Prelats, & leurs authorités,
Tu renuerſes nos loix, & tout enflé de ſonges
En lieu de verité tu plantes tes menſonges,
Tes Monſtres contrefais, qu'abayant tu deffends,
Tes Larues, qui font peur ſeulement aux enfans.
Tu as ſelon ton ſens l'Euangille traitee,
Tu fais comme tu veux de Ieſus vn Prothee,
Le tournant, le changeant ſans ordre & ſans arreſt
Selon ta paſſion, & ſelon qu'il te plaiſt:
Tu as vn beau parler tout remply de cautelle,

Tu veux tenir l'esprit de Dieu en curatelle,
Tu scais de l'Euangille auoir plaines les mains,
Tu scais bien courtizer quelques pauures nonnains,
Tu scais bien defroquer la simplesse d'vn moyne,
Tu scais bien ioindre au tien de Christ le patrimoine,
Tu as en Paradis le tiers & les deux pars,
Tu en es fil aynè, nous en sommes bastards.
Tu as pour renforcer l'erreur de ta folie,
A ton Genéue apris quelque vieille homelie
De Caluin, que par cueur tu racontes icy,
Tu as vn estomac, vn Lexicon farcy
De mots iniurieux qui donnent à cognoistre
Que mechant escolier tu as eu mechant maistre.
Ou moy tout eslongné d'imposture & d'abus,
Amoureux des presens qui viennent de Phebus.
Tout seul me suis perdu par les riues humides,
Et par les boys tofus, apres les Pierides,
Les Muses, mon souci, qui m'ont tant honoré,
Que de m'auoir le front de myrthe decoré,
Car pour ton aboyer ie ne perds la Couronne
De Laurier, dont Phebus tout le chef m'enuironne:
Elle ombrage mon front, signal victorieux
Qu'Apollon a donté par moy ses enuieux.
Aussi tost que la Muse eut enflé mon courage
M'agitant brusquement d'vne gentille rage,
Ie senti dans mon cueur vn sang plus genereux,
Plus chaut & plus gaillard, qui me fist amoureux:

A vint ans ie choisi vne belle maistresse,
Et voulant par escrit tesmoigner ma detresse,
Ie vy que des Francois le langage trop bas
Se trainoit sans vertu, sans ordre, ny compas:
Adonques pour hausser ma langue maternelle,
Indonté du labeur, ie trauaille pour elle,
Ie fis des mots nouueaux, ie rapellay les vieux:
Si bien que son renon ie poussay iusqu'aux cieux:
Ie fis d'autre facon que n'auoient les antiques
Vocables composés, & frases poëtiques,
Et mis la poësie en tel ordre qu'apres,
Le Francois s'egalla aux Romains & aux Grecs.
Ha que ie me repends de l'auoir aportee,
Des riues d'Ausonie & du riuage Actee
Filles de Iupiter ie vous requiers pardon!
Helas ie ne pensois que vostre gentil don
Se deust faire l'apast de la bouche heretique,
Pour seruir de chansons aux valets de boutique:
Aporté seulement en France ie l'auois
Pour donner passetemps aux Princes & aux Roys.
Tu ne le puis nyer, car de ma plenitude
Vous estes tous remplys: ie suis seul vostre estude,
Vous estes tous yssus de la grandeur de moy,
Vous estes mes suiets, & ie suis vostre loy.
Vous estes mes ruisseaux, ie suis vostre fonteine,
Et plus vous m'espuisez, plus ma fertile veine
Repoussant le sablon, iette vne source d'eaux

D'vn ſurion eternel pour vous autre ruiſſeaux.
C'eſt pourquoy ſur le front la coronne ie porte,
Qui ne craint de l'hyuer la ſaiſon tant ſoit morte,
Et pource toute ronde elle entourne mon front,
Car rien n'eſt excellent au monde s'il n'eſt rond:
Le grand ciel eſt tout rond, la mer eſt toute ronde,
Et la terre en rondeur ſe couronne de l'onde,
D'vne couronne d'Or le Soleil eſt orné,
La Lune a tout le front de rayons couronné,
Les Roys ſont couronnés: heureuſes eſt la perſonne
Qui porte ſur le front vne riche couronne.
O le grand ornement des Papes & des Roys,
Des Ducs, des Empereurs: Couronne ie voudrois
Que le Roy couronné, euſt ſur ma teſte miſe
La mittre d'vn Prelat, Couronne de l'Egliſe:
Lors nous ſerions contens: toy de me voir tondu,
Moy de ioüyr du bien ou ie n'ay pretendu.
Apres comme vn Flateur tu dis que par ma ryme,
I'offence de Condé le Prince magnanime,
Et veux qu'vn tel Seigneur s'aigriſſe contre moy,
Le faiſant ou Tyran ou Tygre comme toy.
I'ateſte l'Eternel qui tout voit & regarde,
(Et ſi ie ſuis menteur ie luy ſupply' qu'il darde
Sa foudre ſur mon chef) ſi iamais i'ay penſé
De rendre par mes vers vn tel Prince offenſé:
A qui ie ſuis tenu de rendre obeiſſance,
A qui i'ay dedié ma plume & ma puiſſance,

Qui m'ayme & me cognoiſt, & qui a meintesfois
Eſtimé mes chanſons deuant les yeux des Roys,
Qui eſt doux & courtois, né de bonne nature,
Qui a l'eſprit gaillard, l'ame gentille & pure,
Qui cognoiſtra bien toſt, tant il eſt Prince bon,
Lex maux que ton orgueil a commis ſoubs ſon nom.
Or quand Paris auoit ſa muraille aſſiegee,
Et que la guerre eſtoit en ſes fauxbourgs logee,
Et que les morions & les glaiues tranchans
Reluiſoient en la ville & reluiſoient aux champs:
Voyant le Laboureur tout penſif & tout morne,
L'vn trainer en plourant ſa vache par la corne,
L'autre porter au col ſes enfans & ſon lict:
Ie m'enfermé troys iours renfrongné de depit.
Et prenant le papier & l'encre de colere,
De ce temps malheureux i'eſcriui la miſere,
Blaſmant les Predicans, leſquels auoient preſché
Que par le fer mutin le peuple fuſt tranché,
Blaſmant les Aſſaſins, les Vouleurs, & l'outrage
Des hommes reformés, cruels en brigandage,
Sans ſouffrir toutesfois ma plume s'atacher
Aux Seigneurs dont le nom m'eſt venerable & cher.
Ie ne veux point reſpondre à ta Theologie,
Laquelle eſt toute vance, & puante, & moiſie,
Toute rapetaſſee & prinſe de l'erreur
Des premiers ſeducteurs, incenſez de fureur.
Comme vn pauure vieillard qui par la ville paſſe

Se courbant d'vn baston, dans vne poche amasse
Des vieux haillõs qu'il treuue en cét mille morceaux,
L'vn dessus vn fumier, l'autre pres des ruisseaux,
L'autre pres d'vn Egout, & l'autre dans vn antre,
Ou le peuple artizan va decharger son ventre:
Apres en choisissant tous ces morceaux espars,
D'vn fil gros les rauaude & coust de toutes pars,
Puis en fait vne robbe, & pour neufue la porte:
Ta secte Predicant, est de semblable sorte.
Or bref il me suffist de t'auoir irrité:
Comme vn Laboureur qui sur la fin d'Esté,
Quand desia la vandange a verdeler commence,
De peur que l'Escadron des Freslons ne l'offence,
De tous costés espie vn chesne my mangé
Où le Camp resonnant des Freslons est logé:
Puis en prenant de nuit vn gros fagot de paille,
D'vn feu noir & fumeux leur donne la bataille:
La flame & la fumee entrant par les naseaux
De ses soldats æslés, irrite leurs cerueaux,
Qui fremissent ainsi que trompettes de guerre,
Et de colere en vain espoinconnent la terre.
Mais toy (comme tu dis) qui as passé tes ans,
Contre les coups d'estoq des hommes medisans,
Qui as vn estomaq que personne n'enfonce,
Tu pourras bien souffrir cette douce responce.
Car ton cueur est plus dur qu'vn corselet ferré
Qui garde l'estomaq du soldat assuré.

A tant ie me tayrai, mais deuant ie proteſte
Que ſi horriblement ton erreur ie deteſte,
Que mille & mille mors i'ayme mieux receuoir,
Que laiſſer ma raiſon de ton fard deceuoir.
Au reſte i'ay releu ta vilaine eſcriture
Ainſi que d'vn Boufond facond à dire iniure,
Ou d'vne harangiere aſſiſe à petit Pont,
Qui d'iniures aſſaut & d'iniures reſpond.
Ha que tu monſtres bien que tu as le courage
Auſſi ſale & vilain qu'eſt vilain ton langage!
Toutesfois à bon droit ie me ſens decoré
Dequoy par tes brocards tu m'as deshonoré,
Comme ſeul n'endurant ta mediſance amere
Cette Royne qui eſt de noſtre Prince Mere
A ſoufert plus que moy, quand aux premiers eſtas
Ialoux de ſa grandeur, tu ne la voulois pas.
Ce Roy des Nauarrois a ſenti l'amertume
De ta langue qui fait de meſdire couſtume,
Quand l'ayant par deſpit de Paradis bany,
Or l'apellois Caillette, or l'apellois Thony!
Quoy? ne faiſois tu pas à mode d'eſtrinieres,
Pour ce Roy l'autre annee, au Preſche tes prieres?
Tantoſt ne priant pas, tantoſt priant pour luy,
Selon qu'il t'aportoit ou profit ou ennuy?
Meſmes i'entens deſia que ta malice pince
De brocards eſpineux ce magnanime Prince,
Ce Seigneur de Condé, & le blaſmes dequoy,

Il ne ſe monſtre Tygre à ceux de noſtre loy.
Ie ſuis donques heureux de ſouffrir tels outrages,
Ayant pour compaignons de ſi grands perſonnages.
Or tu as beau gronder pour r'aſſaillir mon Fort,
Te gourmer & t'enfler, comme autresfois au bord
La grenoille s'enfla contre le beuf, de ſorte
Que pour trop ſe boufer ſur l'heure creua morte.
Tu as beau repliquer pour reſpondre à mes vers,
Ie deuiendray muet, car ce n'eſt moy qui ſers
De Bateleur au peuple, & de farce au vulgaire,
Si tu en veux ſeruir tu le pourras bien faire.
Ce pendant ie priray l'eternelle Bonté,
Te vouloir redonner ton ſens & ta ſanté.
Mais auant que finir, entends race future,
Et comme vn teſtament garde cette eſcriture,
Ou ſoit que les Deſtins, à noſtre mal conſtans,
Soit que l'ire de Dieu face regner long temps
Cette ſecte apres moy, race ie te ſupplie
Ne t'incenſe iamais apres telle folye,
Et reliſant ces vers, ie te pri' de penſer
Qu'en Saxe ie l'ay veüe en mes iours commencer,
Non cõme Chriſt la ſienne: ains par force & puiſſance
Deſoubs vn Apoſtat elle prit ſa naiſſance:
Le feu, le ſang, le fer en ſont le fondement,
Dieu vueille que la fin en arriue autrement,
Et que le grand flambeau de la guerre alumee,
Comme vn tyzon de feu ſe conſume en fumee.

F I N.

Aux bons & Fidel

LES MEDECINS PREDI-cans, ſur la priſe des trois pil-lules, qu'ils mont enuoyees.

MEs bons & fidelles Medecins Predicãs, tout ainſi que de gayeté de cueur, & ſans froncer le ſourcy, i'ay gobbé & aualé les troys pillules, que de voſtre grace m'auez ordonnees: leſquelles toutesfoys n'ont fait en mon cerueau l'entiere operation que deſiriez cõme vous pourrez cognoiſtre par l'humeur opiniaſtre qui me reſte encore en la teſte: Ie vous prie que ſans dedaigner le gobelet, vous preniez auſsi ioyeuſement cette medecine que ie vous enuoye: ſuppliant le Seigneur qu'elle vous puiſſe guarir plus pfettemẽt que la mienne ne m'a fait, & afin que ne ſoyez en doute de la compoſition: i'ay bien voulu vous

donner le double du Recipe. afin de le garder au crochet d'vn Apoticaire pour ne faillir à toutes les nouuelles Lunes vous en faire vne bonne & forte purgation, & sur tout (par ce que le Medecin me la dit de bouche seulemẽt) n'oubliez apres la prise vous faire ouurir la veine moyenne seneſtre, & apres ventoser & scarifier deux ou trois fois la nuque du col, pour atirer & euaporer l'humeur noir & melancolique, lequel sans relache vous tourmente & gaste le cerueau.

RECIPE.

RECIPE radicum polipodij quercini, capparis, tamaricis, lapathi ana vnciam semis, fumiterræ, bugloſsi, borraginis, chamæpitheos, chamædryos, scolopendrij, epithimi, ana manipulum semis, foliorum senne mundatorum drachmas tres, fiat decoctio pro dosi in colatura dissolue catholici vnciam vnam, confectionis hamech dragmas tres, syrupi de fumoterræ dragmas sex, fiat potio, detur tempore prædicto, quod si hoc remedium non satis purgarit humorem melancholicum, augeatur vis eius addito elleboro, & lapide cyaneo præparatis vt decet.

IN P. RONSARDVM, RANAE LEMANICOLAE COAXATIO.

DVm bibis Aonios latices: in vertice Pindi,
Ronsarde, vndenas dum quatis arte fides:
Vindocini ruris, grauibus, tua personat agros,
Musa modis, & hœbus quos velit esse suos.
Ast vbi cura fuit præpingui abdomine ventrem,
Setigeræ latum reddere more suis:
Illorum explesti numerum, qui funera curant,
Qui referunt fucos, sunt operúmque rudes.
Exin Missæ agitas numeros: at tempore ab illo,
Non tua Musa canit, sed tua Missa canit.

P. Ronsardi Responsum.

NOn mea Musa canit, canit hæc oracula vatis
Patmicolæ ranis Musa Lemanicolis.
Obscœnas fore tres fœdo cum corpore ranas,
Immundos potius Dæmonas aut totidem.
Semper in ore sui qui stantes Pseudoprophetæ
Inque Deũ, inque pios verba profana crepent.
Vera fides nati, tu rana es de tribus vna,
Altera Caluinus, tertia Beza tuus.

Beza ferens veteris Theodori nomen, eandem
Deque Deo mentem, quam Theodorus, habens,
Talibus ô ranis rauciſsima de tribus illa,
Quæ me, qua Superos, garrulitate petis:
Aonio non tu latices in vertice Pindi,
Sed bibis impuros, ſtagna Sabauda, lacus.
Nec cum pura nitet, ſed cum niue turbida mixta,
Et glacie fuſa montibus vnda fluit.
Inde gelata viam vocis, tumefactaque fauces
Digna coaxaſti carmina vate ſuo.
In quibus, vt decuit gibboſo gutture monſtrum,
Non niſi ranalis vox ſtrepit vlla tibi.
Nam quod Muſa virùm doctorum voce vocatur,
Id nunc Miſſa tibi vox inamœna ſonat.
Non niſi rana queat ſacra ſic corrumpere verba:
Sibila rana fera eſt, ſibila verba crepas.
I nunc, & patrijs interſtrepe viua lacunis
Inque pios homines quidlibet, inque Deum.
Mortua dùm, pacem ne turbes rana piorum
Nigra, lacu Stygio, vel Phlegetonte nates.
Donec in ardenti, cauſam raucedinis, vnda
Excutias frigus, quo tua Muſa riget.

FINIS.

In laudem Ronſardi.

Illiſos fluctus rupes vt vaſta refundit,
Et varias circum latrantes diſſipat vndas
Mole ſua: Sic tu tacita grauitate minutos
Frangere debueras, iſtos Ronſarde, Poëtas
Nominis obſcuri, audaces diſcrimine nullo,
Qui tecum certaſſe putant, præclarius omnes
Quàm viciſſe pares, ſed poſtquam non ita viſum
Vtque parens puero interdum doctuſque magiſter
Reſpondent blandè illudentes vana loquenti,
Sic tu etiam inſano vis reſpondere Poëtæ?
Quanuis ille tua dignum nil proferat ira?
Cygne vlulam nec dedignaris candide nigram:
Eia age, ſed Catulo ad latranti ſeu fremit ingens
Ore Leo, exertum ſubitò nec conijcit vnguem,
Sic tu etiam miſerum ſermone illude minaci
Tantum, terrifica vibres nec fulmina lingua
Sat Ronſarde tibi, ſat ſit memoraſſe ſuperbi
Aeolidæ pœnas qui non imitabile fulmen,
Elide, dum ſimulat demens, eſt turbine præceps
Immani triſtes Erebi detruſus ad vmbras.
Sic tibi tam charum caput hoc, quicunque laceſſet
Phœbe, perire ſinas, Lauri nec ſacra corona
Illius indoctam frontem, ſi fortè reuincit,
Ingratum ſeruet, neſcit qui parcere Lauro.

FINIS.

DISCOVR
DE
PIERRE
DE
RONSARD
LYON
1573
ET
1575